

— Tiphaine, indigne enfant des braves chefs de Vanne,
Opprobre de ta race et honte de Komor,
Conjure le Sauveur afin qu'il ne te damne ;

J'ai souffert très longtemps : je puis attendre encor.
Le Jarle recula dans l'angle du mur sombre,
Et Tiphaine pria sous ses longs cheveux d'or.

Et sur le bloc l'épée étincelait dans l'ombre,
Et la torche épanchait sa sanglante clarté,
Et la nuit déroulait toujours ses bruits sans nombre.

Tiphaine s'oublia dans un rêve enchanté...
Elle ceignit son front de roses en guirlande,
Comme aux jours de sa joie et de sa pureté.

Elle erra, respirant ton frais arôme, ô lande!
Elle revint suspendre, ô Vierge, à ton autel
Le voile aux fleurs d'argent et son âme en offrande.

Et voici qu'elle aima d'un amour immortel !
Saintes heures de foi, d'espérance céleste,
Elle vit dans son cœur se rouvrir votre ciel !

Puis un brusque nuage, une union funeste :
Le grave et vieil époux au lieu du jeune amant...
De l'aurore divine, hélas ! rien qui lui reste !

Le retour de celui qu'elle aimait ardemment,
Les combats, les remords, la passion plus forte,
La chute irréparable et son enivrement...

Jésus ! Tout est fini maintenant ; mais qu'importe !
Le sang du fier jeune homme a coulé sous le fer,
Et Komor peut frapper : Tiphaine est déjà morte.

— Femme, te repens-tu ? C'est le ciel ou l'enfer.
De ton sang résigné laveras-tu ton crime ?
Je ne veux pas tuer ton âme avec ta chair.

— Frappe, je l'aime encor : ta haine est légitime.
Certes, je l'aimerai dans mon éternité !
Dieu m'ait en sa merci ! Pour toi, prends ta victime.

— Meurs donc dans ta trahison et ton impureté !
Dit Komor, avançant d'un pas grave vers elle ;
Car Dieu va te juger selon son équité.

Tiphaine souleva de son épaule frêle
Ses beaux cheveux dorés et posa, pour mourir,
Sur le funèbre bloc sa tête pâle et belle.

On eût pu voir alors flamboyer et courir
Avec un sifflement l'épée à large lame
Et du col convulsif le sang tiède jaillir.

Tiphaine tomba froide, ayant rendu son âme.
Cela fait, le vieux Jarle entre ses bras sanglants
Prit le corps, et la tête aux yeux hagards, sans flamme.

Il monta sur la tour et dans les flots hurlants
Précipita d'en haut la dépouille livide
De celle qui voulut trahir ses cheveux blancs.

Morne, il la regarda tournoyer dans le vide,
Puis la tête et le corps entrèrent à la fois
Dans la nuit furieuse et dans le gouffre avide.

Alors le Jarle fit un long signe de croix ;
Et, comme un insensé, poussant un cri sauvage
Que le vent emporta par delà les grands bois,

Debout sur les créneaux balayés par l'orage,
Les bras tendus au ciel, il sauta dans la mer,
Qui ne rejeta point ses os sur le rivage.

Tels finirent Tiphaine et Komor de Kemper.

LECONTE DE LISLE,
de l'Académie française.

A TRAVERS LES REVUES.

Savez-vous bien, aimables lectrices de l'*Opinion Publique*, quel est le véritable inventeur de la valse ?

Vous pensiez peut-être, à l'instar de beaucoup d'autres, que les Allemands ou les Suisses en réclamaient l'honneur ? Détrompez-vous. Une Américaine vient de nous donner là-dessus des renseignements précis et nouveaux.

Pendant un voyage qu'elle fit récemment en Afrique, elle fut témoin de l'événement suivant :

" Au lever du soleil, chaque matin, les autruches se rassemblent par bandes et commencent un pas régulier qui n'est autre que la valse. Peu à peu les danseurs s'excitent, ils pressent le mouvement et s'entraînent à ce point, en leurs vertigineux tourbillons, qu'il n'est point rare de voir choir une aimable valseuse, le tibia brisé." Evidemment, comme l'ajoute l'auteur qui raconte ce fait piquant, la valse est *autruchienne*.

La statistique littéraire nous apprend qu'il existe, à l'heure actuelle, en France, 2.133 femmes écrivains. Sur ce nombre, 1.211 se consacrent au roman ou à l'amusement de la jeunesse ; 217, à la pédagogie ; 280, à la poésie, et 237 manient la plume dans les journaux et revues. Et dire qu'il y a des hommes assez égoïstes et aveugles à l'endroit de leurs propres talents pour nier au beau sexe les capacités et le génie littéraires !!!

Ces messieurs lanceront aux oreilles de leurs confrères féminins ce mot qui a fourni à M. Barbey d'Aurévilly le sujet d'un livre ensiellé et inique : bas-bleu ! A propos de ce mot, nous trouvons dans l'*Intermédiaire des chercheurs* une curieuse explication de son origine.

" A l'époque où lady Montagu réunissait dans son salon les hommes de lettres les plus distingués de la Grande-Bretagne, un étranger dont j'ignore le nom, tout récemment arrivé à Londres, refusa, dit-on, de lui être présenté immédiatement, en s'excusant de ce qu'il était encore en habit de voyage ; la dite lady, instruite de ce refus, aurait répondu, assure-t-on, qu'il faisait beaucoup trop de cérémonie et que *chez elle on pouvait se présenter même en bas bleus*."

Nous hésitons à comprendre comment ce mot, appliqué d'abord à un homme, a pu devenir un terme de dérision stupide pour désigner les femmes auteurs.

Une revue anglaise, *The Speaker*, parlant de cette circonstance solennelle et splendide où la France, de concert avec les autres nations de l'Europe et de l'Amérique, décorait le savant humanitaire, la vaste et belle intelligence qui s'appelle Louis Pasteur, fait, en même temps, l'éloge de notre patrie d'origine.